



## « Au Monomotapa »

COMMUNICATION DE WILLY BAL  
À LA SÉANCE MENSUELLE DU 13 FÉVRIER 1993

« **A**u Monomotapa », c'est sous cette indication, comme on le sait, que parut en Hollande en 1748 la première édition de l'œuvre de Diderot, qui devait connaître un très grand succès, *Les Bijoux indiscrets*. Procédé bien connu pour berner la censure à propos d'un récit à clé. Pourquoi avoir élu précisément le Monomotapa et non tel autre de ces lieux exotiques cités dans l'œuvre elle-même, comme Loango, Angola, Banza, Monoémugi ?

La réponse paraît simple. Le Monomotapa avait déjà une existence en littérature française, notamment chez les Classiques :

Deux vrais amis vivoient au Monomotapa ;  
L'un ne possédoit rien qui n'appartînt à l'autre.  
Les amis de ce pays-là  
Valent bien, dit-on, ceux du nôtre.

Certes. Mais avec cette référence à La Fontaine, nous ne faisons que reculer de quelque trois quarts de siècle la question du choix du Monomotapa. Pourquoi y situer cette parfaite amitié et quelle « aura » de ce lieu fait entrevoir la litote finale ?

Nous laisserons la question momentanément en suspens pour interroger la géographie et l'histoire.

Disons d'abord que si le nom — déformation européenne d'un nom africain dont il sera traité plus loin — désigne un territoire, un royaume, c'est par métonymie à partir d'un titre de souverain.

Le Monomotapa se situait dans le Sud-Est de l'Afrique. Son extension géographique est controversée. Les historiens modernes estiment généralement que les chroniqueurs portugais du seizième siècle en ont exagéré la superficie<sup>1</sup>. Pierre Alexandre, dans son ouvrage *Les Africains*, le localise au Mozambique, en Zambie, au Zimbabwe et au Malawi. Le noyau de l'empire aurait été placé dans le nord du Zimbabwe. Pour les auteurs anciens, le Monomotapa s'avancait loin dans la direction du cap de Bonne Espérance. Cette thèse vient d'être reprise par un chercheur néerlandais, Wiel Lacroix, en 1992, pour qui l'autorité de cet état s'étendait profondément dans le Botswana, jusque loin au sud du Limpopo<sup>2</sup>.

Le peuplement de la région remonte très haut dans le temps. À l'époque historique, les premiers habitants étaient des Bochimans, qui durent céder la place à un peuple bantou, sans doute les Shona venus du Sud. Une structure économico-politique y était déjà en place au dixième siècle, au moment du passage du voyageur arabe al-Masudi, mort vers 956 de notre ère.

Commerçant régulièrement avec les trafiquants arabes et swahili aux marchés de Tete et de Sena sur le fleuve Zambèze, le royaume connut sans doute son apogée au début du seizième siècle. Une sécession l'aurait affaibli vers la fin du siècle. En 1629, il se trouva dans l'obligation de reconnaître la souveraineté portugaise. Le dix-huitième siècle le trouve en pleine décadence, son territoire finalement réduit aux dimensions d'un canton, son souverain devenant un chef local, le chef Monomotapa, que Livingstone rencontra...

Telle est en bref, en très bref, l'histoire de ce royaume ou empire, que les Portugais firent connaître à l'Europe dès le début du seizième siècle.

En effet, la première mention du titre du souverain — sous la forme *Menamotapam* — se rencontre dans une lettre adressée par Diogo d'Alcaçova au roi du Portugal, en date du 20 novembre 1506. Mais le premier à attirer l'attention sur le royaume du Monomotapa fut Duarte Barbosa, écrivant en 1516 ou 1518 son *Livro em que dá relação do que viu e ouvriu no Oriente* (« Livre dans lequel il relate ce qu'il vit et entendit en Orient »). Sa description de la côte du Sud-Est africain fut publiée en traduction italienne par Ramusio en 1550, dans sa collection largement

---

<sup>1</sup> Voir notamment R. Rasmussen, *Historical Dictionary of Zimbabwe/Rhodesia*, Londres, 1979, p. 204, et Pierre Alexandre, *Les Africains*, p. 572.

<sup>2</sup> Voir *Het Binnenland van Afrika in de zestiende eeuw*, p. 309 sq.

diffusée *Navigazioni e Viaggi*. Duarte Barbosa insiste sur la richesse en or, sur la puissance du souverain qui tient sous sa domination beaucoup d'autres rois et sur l'appareil militaire dont il dispose. À ce sujet, il note que, parmi les guerriers, se trouvent six mille femmes.

Mais la source essentielle pour la connaissance du Monomotapa en Europe est l'œuvre du Tite-Live portugais, João de Barros (né vers 1496, mort en 1570), *Décadas da Asia*, et plus précisément la *Primeira Década*, publiée à Lisbonne en 1552. Ce chroniqueur a joui d'une grande autorité et d'un immense prestige : le Pape Pie IV et l'Italie en général voyaient en lui un second Ptolémée. Son œuvre servit encore au dix-neuvième siècle, notamment à l'un des fondateurs de la géographie moderne, Carl Ritter, auteur de la *Géographie comparée*, publiée à Paris en 1855.

Un excellent connaisseur du sujet, W.G.L. Randles écrivait en 1959 dans son ouvrage *L'Image du Sud-Est africain dans la littérature européenne au seizième siècle* : « En tant que description ethnologique, le chapitre de Barros [concernant le Monomotapa] est à peu près sans égal au seizième siècle pour sa densité, sa précision, et le sens critique dont il témoigne. On ne connaît rien d'aussi minutieux et d'aussi compréhensif sur la structure sociale du Monomotapa avant le dix-neuvième siècle, en Europe. Pour l'écrire, Barros a dû s'appuyer sur un témoignage personnel, soit écrit, soit transmis oralement » (p. 71).

On peut ajouter avec le même auteur (*ibidem*, p. 72) que « la description que fait Barros des mœurs et coutumes étranges du peuple du Monomotapa a beaucoup séduit l'imagination européenne ». Point essentiel sur lequel nous reviendrons.

La preuve du succès de Barros à son époque est fournie par les traductions ou les résumés publiés en diverses langues : en italien (Ramusio, dans la seconde édition de ses *Navigazioni e Viaggi*, Venise, 1554), en espagnol (Luis del Marmol-Caravajal. *Description General de Africa*, Grenade, 1573), en anglais (John Pory, *The History and Description of Africa of Leo Africanus*, Londres, 1600).

Chose curieuse : en français, il n'y eut pas de traduction intégrale imprimée de l'œuvre de Barros. On ne connaît qu'une traduction manuscrite des deux premières *Décadas* (Mss. nos 9047 et 9048 de la Bibliothèque Nationale), qui doit

dater de la première moitié du dix-septième siècle ; le chapitre premier de la première *Década* a été édité en 1959 par W.G.L. Randles (*op. cit.*, pp. 183-196).

Des chroniqueurs portugais comme Damiao de Góis et Jerónimo Osório pillent Barros. Camões s'inspire de sa description dans les *Lusiadas*.

La diffusion des écrits de Barros a surtout été assurée par la vogue du genre dit cosmographie, qui a débuté dans la seconde moitié du seizième siècle. Il s'agissait de compendiums géographiques provenant de la fusion de routiers (*roteiros*) de marine et de récits de voyages.

Les deux premières œuvres marquantes du genre furent rédigées en français et publiées à Paris, la même année, en 1575. C'était la *Cosmographie Universelle* d'André Thevet et la *Cosmographie Universelle de Tout le Monde* (sic) de Francois Belleforest, deux auteurs déjà bien connus des lecteurs français.

En ce qui concerne le Monomotapa, tous deux se fondent sur João de Barros. Mais si le second est digne de confiance relativement à sa source, il n'en est pas de même d'André Thevet. Celui-ci, qui se prévaut du titre de « cosmographe du Roi », livre certes tous les éléments du texte du chroniqueur portugais mais les emmêle et en ajoute d'autres, dont beaucoup sont manifestement de la pure invention. Gilbert Chinard, en 1911, dans son étude *L'exotisme américain dans la littérature française au XVII<sup>e</sup> siècle* (Paris), écrivait d'André Thevet : « Pauvre écrivain, géographe dépourvu de tout sens critique et qui accepte sans contrôle les pires légendes, quand il n'en invente des nouvelles [...] » (p. 84). Thevet, contredisant Barros, tend « à parer le Monomotapa de toute la pompe exotique et fabuleuse que l'on avait jusqu'alors attribuée au Prêtre Jean » (W.G.L. Randles, *op. cit.*, p. 76).

Avec André Thevet, nous assistons à la naissance d'un mythe du Monomotapa, qui va peupler l'imaginaire européen, fomenté des utopies, croître et embellir notamment avec les *Voyages fameux de Vincent Le Blanc*, ouvrage publié à Paris en 1648, de la plume de Pierre Bergeron. Ce livre rencontra un grand succès, tant à l'étranger qu'en France, à en juger par ses deux rééditions et des traductions en anglais et en néerlandais.

Au dix-huitième siècle, les fantaisies de Le Blanc ont été reproduites partout, reprises même par des géographes qui se prétendaient sérieux. Elles ont encore été dépassées en extravagance par les *Anecdotes africaines* de Dubois Fontenelle, parues

en 1775. Il faudra attendre le début du dix-neuvième siècle pour voir se dessiner, à l'égard de ce genre d'écrits, une attitude critique, qui épargne cependant João de Barros.

Ainsi donc, paradoxalement, l'efflorescence du mythe est contemporaine de la décadence du Monomotapa réel.

Ce mythe était venu à point nommé pour relayer un autre mythe africain, auquel il a été fait allusion plus haut, celui du Prêtre — ou mieux — Prebtre Jean. Celui-ci avait enflammé les imaginations et mobilisé bien des énergies en Europe, surtout au cours du quinzième siècle. Pensons au rôle que ce mythe avait joué dans les expéditions de reconnaissance des côtes africaines entreprises par le Portugal, sous l'impulsion de Dom Henrique. Un projet d'alliance avec le très puissant royaume chrétien du Prebtre Jean, encore conçu dans l'esprit des Croisades, aurait permis de prendre l'Islam à revers à partir d'un Congo christianisé !

Mais le mythe commence à se désagréger au seizième siècle et c'est précisément João de Barros qui lui porte le coup fatal en distinguant du mythique royaume du Prebtre Jean le royaume d'Abyssinie, bien réel mais d'étendue et de puissance beaucoup plus modestes.

Or, l'Europe du seizième siècle avait besoin d'un mythe africain. Écoutons Pantagruel : « Afrique [...] est coutumière de toujours produire choses nouvelles et monstrueuses. » Afrique, terre si proche et si lointaine ! « Afrique ambiguë » (G. Balandier) dans la représentation, l'imaginaire européen : objet de désir et de répulsion, d'attrait, de convoitise et d'horreur, Afrique de la merveille, Afrique monstrueuse (au sens premier de « monstre ») !

Il est dans les propriétés d'un mythe en développement de faire boule de neige, de raccrocher, d'agglutiner des éléments épars, des fragments flottants de traditions hétérogènes. Le mythe agit à la façon d'un aimant.

Duarte Barbosa avait noté que dans l'armée du Monomotapa étaient incorporées six mille femmes. Le polygraphe italien Filippo Pigafetta, écrivant en 1589, d'après les dires du voyageur et trafiquant portugais Duarte Lopes, sa *Relatione del Reame di Congo e delle circonvicine contrade* publiée en 1591, rehausse sa description de l'appareil militaire du Monomotapa de légions d'archères intrépides qui se brûlent le sein gauche « selon l'usage des Amazones très antiques ».

La description qu'au milieu du dix-septième siècle Vincent Le Blanc fournit du palais du souverain du Monomotapa ressemble étrangement à celle du palais du Prebtre Jean, telle qu'elle figure dans la lettre que ce dernier aurait envoyée à plusieurs princes d'Europe en 1165. Lettre qui a bien existé mais était un faux, commis par l'archevêque Christian de Mayence (en charge de 1165 à 1183), qui voulait par là susciter un renouveau d'enthousiasme pour les Croisades.

Mais ce palais lui-même n'était-il pas construit sur le modèle et à la ressemblance de celui qu'aurait, selon la légende, bâti l'apôtre Thomas pour le roi Gundoforus des Indes ! C'est aussi le palais des traditions orientales, comme le souligne W.G.L. Randles (*op. cit.*, p. 90-91), qui se hasarde à voir dans ce thème légendaire un archétype exprimant la « nostalgie du paradis », pour reprendre les mots de Mircea Eliade, « le besoin qu'éprouve l'homme d'imaginer qu'il existe un lieu, même situé aux confins du monde, même difficile ou impossible à atteindre, où l'on trouve la vie idéale » (W.G.L. Randles, *op. cit.*, p. 91).

La comparaison de deux textes de genres différents, de langues différentes, écrits à presque deux siècles d'intervalle, pourra nous éclairer sur la structure du mythe du Monomotapa.

L'un est tiré des *Lusiadas* de Camões (1572) (X, 93 et 94, dans la traduction de Roger Bismut) :

Regarde le vaste empire du Bénomotapa, peuplé de noirs sauvages qui vont nus [...]. Dans cet hémisphère inconnu, naît le métal qui fait répandre à l'homme le plus de sueur [...].

Regarde les cases des nègres : elles n'ont pas de porte, tant ils sont, en leurs demeures, confiants dans la justice et dans l'appui du roi, comme dans la probité de leurs voisins [...].

L'autre est l'article MONOMOTAPA de l'*Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des Sciences...* (t. X, 1765) :

Royaume d'Afrique, qui comprend toute la terre ferme qui est entre les rivières Magnice et Cuama, ou Zambèze. M. de Lisle borne les états du Monomotapa par ces deux rivières, et à l'orient par la mer<sup>3</sup>.

Cet état est abondant en or et en éléphants : le roi qui le gouverne est fort riche, et étend presque son domaine jusqu'au cap de Bonne Espérance. Il a sous lui plusieurs autres princes tributaires, dont il élève les enfants à sa cour, pour contenir les pères sous son obéissance c'est un trait de politique des plus adroits et des mieux imaginés.

Disons d'entrée de jeu que les deux traits ethnologiques mentionnés, l'un dans les *Lusiadas*, l'autre dans l'Encyclopédie, sont tirés de la description de João de Barros.

Ce qui me semble se dégager de la comparaison, c'est la structure binaire du mythe : richesse et immensité du territoire d'une part, probité, justice, intelligence politique d'autre part. En schématisant, on obtient le couple richesse-sagesse d'une société idéale.

Mais d'abord les richesses. Fabuleuses, les richesses ! Déjà en 1498, Vasco de Gama, touchant terre à l'île de Mozambique, avait été ébloui par l'opulence de Sofala. Camões chante « ...la crique où l'opulente Sofala fait commerce de son or » (*Lusiadas*, V. 73). Or Sofala, important comptoir swahili, situé au sud de la ville actuelle de Beira, était le débouché de l'or et de l'ivoire en provenance du Monomotapa. Sofala identifiée bientôt avec la source des richesses du roi Salomon, les fameuses mines d'or de l'Ophir biblique, croyance que nous retrouvons encore dans le *Paradis perdu* de Milton (1667) : « Sophala thought Ophir » (XI, 400). Balkis, la légendaire reine de Saba, serait originaire de cette contrée du Sud-Est africain.

Les convoitises des Portugais ne pouvaient manquer d'être excitées. Un premier prospecteur, António Fernandez, s'enfonça dans l'intérieur du pays en 1514 ; un comptoir fut établi en 1531 à Sena, sur le Zambèze.

---

<sup>3</sup> L'hydronyme Magnice (en portugais Rio de Manhice) se rapporte à une combinaison du Limpopo, de l'Incomati et du Shasi ou de l'Umzingwane. Le nom de la rivière renvoie à Manisa, nom d'un royaume et de sa capitale, qui survit dans le toponyme moderne Manhiça, désignant une localité située sur la rive gauche de l'Incomati. Cf. W.F.G. Lacroix, *Beschrijving van het Koninkrijk Kongo en van de omliggende Gebieden van de hand van Filippo Pigafetta & Duarte Lopes*. (Rome, 1591). Vertaling en Annotaties, Delft, Uitgeverij Eburon, 1992.

Attirés eux aussi par les mirages de cet Eldorado, les Hollandais, à partir de 1604, firent — mais en vain — plusieurs tentatives de pénétration.

Au dix-huitième siècle, les Trekboers, les premiers Afrikaners, poussèrent vers l'est et le nord, en direction des mines du Monomotapa.

Ils se heurtèrent en 1779, sur la Great Fish River, aux Xhosa et aux Tembu : ce fut la première des trente et une guerres dites « guerres cafres ».

Ainsi, pendant près de trois siècles, l'arrière-pays de Sofala, le Monomotapa, n'a cessé d'enfiévrer les convoitises européennes.

À l'attrait des mines d'or, ce royaume joignait, pour l'esprit d'aventure, celui du mystère de ces « demeures royales fortifiées », résidences et peut-être cimetières des Benomotapa, les *zimbabwe*. Ce mot, appartenant à la langue cikaranga, du groupe shona (zone S du domaine bantou), signifie « grande maison, palais de pierre », de *zimba* « grande maison », augmentatif de *imba*<sup>4</sup>. On sait qu'il a été repris comme nom officiel d'un État de l'Afrique australe. João de Barros nous fournit la première description du « grand Zimbabwe », en termes admiratifs, sans doute d'après des récits colportés par des trafiquants arabo-swahili. Il est peu probable que des Portugais y soient allés et, si ce fut le cas, comme il s'agissait d'aventuriers chercheurs d'or, les préoccupations scientifiques leur étaient certainement étrangères ; ils auraient plutôt eu soin de brouiller les pistes. Quoi qu'il en soit, le « grand Zimbabwe » n'a été découvert officiellement qu'en 1871 par le géologue allemand Kart Mauch, sur les indications d'un chasseur sud-africain (ou américain : les sources divergent), Adam Renders, qui y était passé en 1868.

Certes, la réalité ne correspond pas exactement à la description faite par Barros trois siècles plus tôt. Il n'en reste pas moins que ces énormes constructions en moellons taillés et juxtaposés sans adjonction de mortier, élevées en pleine brousse, dans une région qui n'emploie d'autres matériaux que le bois, le chaume, le pisé, sont d'une extraordinaire étrangeté. Leur technique témoigne d'une civilisation matérielle avancée. Aussi l'imagination des Européens leur a-t-elle attribué des origines fabuleuses, très diverses : sabéennes, sémitiques, phéniciennes, arabes, voire nordiques ou celtiques. Des fouilles scientifiquement menées, datant de quelques décennies seulement, ont permis de leur reconnaître

---

<sup>4</sup> Cf C.M. Doke, "The earliest records of Bantu", *African Studies* 19 (1960/1), p. 28 (communication du R.P. Jan Daeleman, bantouisant).



des origines bantoues, difficilement admises dans des milieux racistes d'Afrique du Sud. « Zimbabwe n'est ni une improvisation, techniquement impossible, ni une importation étrangère archéologiquement sans fondement. Elle est le résultat d'une lente élaboration séculaire, un ensemble culturel intégré, d'inspiration bantoue authentique et homogène. » Telles sont les conclusions de l'historien Luc Croegaert, dans *Premières Afriques* (p. 218).

Le Monomotapa des débuts du seizième siècle devait donc être un empire puissant, d'une civilisation matérielle élaborée, prospère, impliquant un pouvoir centralisé, des structures administratives, un appareil militaire.

Que savons-nous des mœurs des habitants et de la conduite du royaume, toujours selon Barros ? En voici quelques traits, de ceux qui certainement ont séduit et imprégné l'imaginaire européen.

L'or est facile à trouver mais les natifs sont si peu cupides qu'ils ne se soucient d'en tirer qu'occasionnellement pour acquérir « des draps, des guirlandes et autres merceries<sup>5</sup> » qui leur sont fort agréables, que leur proposent les « Mores ».

Ils croient en un seul Dieu et n'ont pas d'idoles. Ils punissent la sorcellerie avec la plus grande sévérité, c'est-à-dire de la peine de mort. Deux autres crimes sont châtiés de la même façon : l'adultère et le larcin.

Si les maisons des grands sont munies de portes, c'est par respect pour leur personne. Les demeures du menu peuple n'en ont point car, dit le souverain, « les portes n'ont été faites que par crainte des malfaiteurs et, puisqu'il est luy mesme la justice, le menu peuple n'a rien à craindre ».

On ne peut s'empêcher de songer à l'âge d'or tel que Ronsard l'évoquait :

Alors qu'on n'attachait pour les rendre plus sûres  
Des portes aux maisons, aux portes des serrures  
(*La complainte contre la Fortune*, 1559).

La simplicité du souverain se marque dans ce que le traducteur français du dix-septième siècle appelle « son équipage » : « Quant à son équipage, il ne consiste point en meubles précieux, tels que peuvent estre les tapisseries et autres choses,

---

<sup>5</sup> Cette citation et les suivantes sont tirées de la traduction française anonyme du dix-septième siècle, éditée par W.G.L. Randles comme il a été dit plus haut.

car les plus grands ornements qu'il ait en son palais sont quelques draps de coton diversement ouvragés et faits dans le pays [...]. »

Le roi aime les arts et le divertissement : « En quelque part que se trouve ce prince Benomotapa, quand mesme ce seroit a la campagne dessous des arbres, il a toujours des musiciens a sa mode et plus de cinq cents boufons avec leur Capitaine, qui veillent ordinairement au tour du lieu ou se retire le Roy, s'amusants a faire des contes et a dire le mot pour rire. »

Quelles sont ses armes ? « Ce Roy porte pour armes un petit soc de charrue de qui la pointe est d'hyvoire, ce qui luy est comme un symbole de paix, pour exhorter tous ses sujets a labourer et a cultiver la terre. Il porte pareillement une ou deux zagaies, pour marque de sa justice et de la défense de son peuple. »

Nous savons déjà qu'« il a sous son empire plusieurs grands princes, quelques uns desquels dont les États se bornent de ceux d'autrui, se rebellent contre luy, a cause de quoy il a accoustumé d'avoir a sa cour ceux qui leur doivent succeder par droict d'heritage ». Cette pratique, dont l'Encyclopédie loue l'intelligence politique, est déjà attribuée, au moyen âge, au Prebstre Jean.

« Tout son pays est tellement libre que ses sujets ne luy payent point d'autre tribut que le present qu'ils luy font, quand ils s'en vont parler a luy : Aussi n'y a il personne qui l'allant voir, n'ait quelque chose a la main a fin de luy en faire offre pour une marque de devoir et d'obeissance. » C'est bien le régime du cadeau, typique de beaucoup de cultures africaines.

Un correctif toutefois : « Tout le tribut qu'on luy rend c'est que durant trente jours tous les gentilshommes de sa cour et les Capitaines des gents de guerre sont obligez eux et leurs valets de luy donner sept jours de service, soit pour cultiver ses terres, ou pour tel autre usage que bon luy semble. Ce qui est encore observé par ceux qui tiennent de luy des terres nobles et qui par consequent ont des vassaux. »

Le travail des mines n'est pas rémunéré mais donne lieu à des échanges : le roi fait distribuer aux travailleurs « une ou deux vaches selon le nombre qu'ils sont, pour recognoissance de quoy et pour une marque d'affection chacun d'eux donne une petite quantité d'or du poids d'un ducat et demy ».

« Quant aux matières de justice, encore qu'il y ait des officiers, il faut toutes fois qu'elle passe par le jugement du Roy qui confirme la sentence, ou absout la partie comme il advise bon entre [...]. »

Et la reine ? « Quand la saison de semer est venue, ou bien de recueillir les fruits, la Reyne s'en va en personne a la campagne avec elles [les demoiselles de naissance], et tient cela pour un grand honneur. »

S'il est permis à chacun d'avoir autant d'épouses qu'il en peut entretenir, cette coutume n'amointrit en rien l'amour ni le respect des femmes chez ce peuple : « aussi ont ils accoustumé de les aymer grandement et de les respecter jusqu'à ce point, que lors qu'il y en a quelqu'une qui passe par une rue, fut-ce le propre fils du Roy qui la rencontre, il est obligé de luy faire place, et de ne bouger qu'elle ne soit passée ».

Tableau enchanteur s'il en est ! Tout y est ! Monothéisme pur de toute idolâtrie ou sorcellerie, ce que la ferveur missionnaire peut interpréter comme pierres d'attente de l'évangélisation mais en quoi les déistes du dix-huitième siècle peuvent voir un exemple. Des souverains au pouvoir absolu, certes, mais combinant l'intelligence politique, le goût des arts et du plaisir, la simplicité du train de vie, tout entiers voués qu'ils sont à la défense de la paix, à l'exercice de la justice, à la protection du peuple. Rien ne se monnaie, tout est matière à présents réciproques. Nulle cupidité. On pense aux « nouveaux troglodytes » de Montesquieu. Ajoutons le sens de la famille, le respect de la femme, le goût de la vie champêtre, la richesse sans le faste. Ne voilà-t-il pas le règne du bonheur par la vertu, cher aux moralistes du Siècle des lumières ?

Monomotapa, terre d'Utopie, autre Perse et, pourquoi pas ? survivance du Paradis terrestre ! Mais le mythe ne rejoindrait-il pas d'une certaine manière la réalité ? Avouons que ce serait piquant ! C'est bien dans cette région du monde, le sud-est de l'Afrique, entre le massif éthiopien et la Zambézie, à l'est des Grands Lacs, que la paléontologie contemporaine situe le berceau de l'humanité !

Après le mythe, le mot.

La tradition européenne nous l'a transmis sous plusieurs formes plus ou moins altérées. Citons seulement, dans l'ordre chronologique, celles qui remontent au seizième siècle : *Menamotapam* (Diogo d'Alcaçova, 1506), *Benamotapa* (dans une lettre d'Afonso de Albuquerque au roi du Portugal, 1514), *Benametapa* (Duarte Barbosa, 1516), *Benomotapa* et *Monomotapa* (Barros, 1552), la première devant être reprise par Camões, la seconde, *Monomotapa*, appelée à se généraliser dans la littérature européenne.

L'alternance *mono/bena ou beno* marque l'opposition du singulier et du pluriel dans le composant initial du mot. Celui-ci s'analyse en un préfixe nominal bantou *mu-(sing.)/be* (plur.) et un radical que l'on peut reconstituer en proto-bantou en \**én(y)é*, signifiant « possesseur, chef de ». Quant au second composant, sa forme ban-toue correcte est *mutapo ou umutapo* au singulier, *mitapo* au pluriel ; il signifie primitivement « minerai métallifère ». Rétabli sous sa forme africaine phonologique, *Monomotapa* sera transcrit en *mwene-mutapo*, plur. *bene-mitapo* « possesseur(s), seigneur(s) de la mine/des mines<sup>6</sup> ».

Il s'agit donc bien d'un titre de souverain, qui a été transféré à un territoire. Le mot *mutapo* lui-même, nom commun, a pu être pris pour un terme géographique. D'où, l'explication de *Monomotapa* encore donnée dans des ouvrages récents : « seigneur du Motapa ». Ces mots, comme *zimbabwe* rencontré plus haut, appartiennent à la langue cikiranga.

Ainsi s'achève dans le didactisme d'une analyse linguistique un long voyage aventureux.

Partis sur une indication de Diderot, en apparence simple pied de nez à la censure, nous avons remonté le cours du Zambèze et celui du temps. Croisant de très anciennes civilisations, nous avons retrouvé les pistes des trafics et des légendes, de l'or et des contes, jusqu'à atteindre les confins du réel et de l'imaginaire, là où, dans la magie du lointain, entre les mirages de la convoitise, les lagunes de la nostalgie, les eaux vives de l'éternel désir, naît et renaît le mythe africain, le mythe humain.

#### ÉLÉMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

Alexandre, Pierre, *Les Africains. Initiation à une longue histoire et à de vieilles civilisations, de l'aube de l'humanité au début de la colonisation*. Paris, Éditions Lidis, 1982.

Crogaert, Luc, *Premières Afriques, Histoire et découvertes d'un continent*. Bruxelles, Didier Hatier, 1985.

---

<sup>6</sup> Cf. C.M. Doke, article cité dans la note 4.

Lacroix, W.F.G., *Het Binnenland van Afrika in de zestiende eeuw*. Delft, Uitgeverij Eburon, 1992.

Ranales, W.G.L., *L'image du Sud-Est africain dans la littérature européenne au XVI<sup>e</sup> siècle*. Lisbonne, Centro de Estudos históricos ultramarinos, 1959.

### Addendum

Une toute récente publication de Wiel F.G. Lacroix, dont de précédents travaux ont été cités ci-dessus, vient de nous parvenir. Il s'agit d'un gros volume de plus de 400 pages, illustré de 20 cartes et qui s'intitule : *Afrika in de Oudheit. Een linguïstisch-toponymische analyse van Ptolomeus' kaart van Afrika. Aangevuld met een bespreking van Ofir, Punt en Hanno's reis* (Delft, Uitgeverij Eburon, 1993). L'auteur arrive à la conclusion générale que, de toute antiquité, l'Afrique noire a été en relation avec les grandes civilisations du bassin méditerranéen, des mondes arabe et indien. Son exposé touche sur plusieurs points à la matière de notre communication. Nous n'en retiendrons que deux dans cette brève note. Selon W. Lacroix, l'Ophir biblique doit être identifié au Zimbabwe : « Sluiten we dit hoofdstuk met de conclusie dat het Bijbelse Ofir het goudland in het verre zuiden was, te weten Zimbabwe/Transvaal » (p. 307). Quoique l'auteur accorde une grande place aux relations du monde arabe avec le Sud-Est africain, il confirme l'origine indigène des grandes constructions en pierres de cette région : « De bouwwerken in Zimbabwe/Transvaal vertonen bovendien van inheemse oorsprong te bestempelen [...] » (ibid.). Par « origine indigène », il faut entendre « bantoue », car, pour W. Delcroix, le peuplement bantou dans cette zone serait antérieur à l'ère chrétienne (p. 300).

Copyright © 1993 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

#### Pour citer cette communication :

Willy Bal, « *Au Monomotapa* » [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1993. Disponible sur : < [www.arllfb.be](http://www.arllfb.be) >